



«Même mutilé, le corps est notre ultime espace de liberté»

Au Théâtre de Vidy-Lausanne, «Profanations», de Faustin Linyekula et Franck Moka, fait résonner les cicatrices de la guerre en République démocratique du Congo. Une heure d'intensité qui dit la douleur, mais aussi la force de se relever

Elisabeth Stoudmann

Le spectacle ne dure qu'une heure, mais frappe comme une immense claque sonore et gestuelle. Une expérience scénique, presque muette, contre la violence systémique au Congo (RDC) où trente ans de conflits ont fait des millions de morts, de mutilés et mutilées. Sur le devant de la scène, Inès Mangominja est mouvement: mouvement lent, décomposé, mouvement de reconnexion, mouvement de convulsion ou de transcendance. A ses côtés, des images projetées sur une toile singent un pouvoir vorace, montrent des traditions dont la survie est en suspens. Derrière elle, la percussionniste Huguette Tolinga est la présence rassurante, soutenant.

Franck Moka, aux machines et à la conception visuelle, orchestre le crescendo. Musicien et réalisateur, il est à l'origine de cette création qu'il a développée avec son ami de longue date, le célèbre chorégraphe congolais Faustin Linyekula. Ils nous en parlent à la sortie de la première représentation au Théâtre de Vidy-Lausanne.

L'extrême intensité de «Profanations» fait-elle écho à la recrudescence de la violence dans l'est de la République démocratique du Congo?

Faustin Linyekula: Il y a quelques semaines, j'étais avec un ami à Bruxelles. Je lui ai dit: «Ce qui ne tue pas rend plus fort». Il m'a répondu: «Ou handicapé». Inès Mangominja, la danseuse de *Profanations*, est née en 1997, deux mois avant la chute de Mobutu, en pleine guerre. Vingt-huit ans plus tard, elle vit toujours à Bukavu, toujours en guerre. Avant, je me disais: «Si nous sommes encore là, c'est que nous tenons debout.» Mais depuis, je m'interroge: «Peut-être sommes-nous devenus des handicapés? Comment continuer à rester debout dans un pays où tout nous pousse à ramper?» Juste se relever est déjà perçu comme un acte de violence.

Franck Moka: J'ai grandi avec cette violence, tous les jours. On la retrouve dans les guerres, mais aussi dans l'éducation, la religion. A force, on n'en a même plus conscience. Puis on réalise que le chaos n'est pas seulement autour de nous, mais qu'on est soi-même chaos. Alors vient cette question: «Comment me réinventer au milieu de tout cela?» J'ai rencontré Faustin il y a 18 ans et j'ai appris à regarder autrement. De là est née l'envie de retrouver une humanité bafouée. Il faut inventer des moments pour se réinventer. Parfois, ce moment, c'est juste l'envie de crier.

Les violences sexuelles envers les femmes sont l'un des fils conducteurs de «Profanations».

F.L.: Depuis que l'on a compris que conquérir leurs corps signifie conquérir des territoires, le corps des femmes est un champ de bataille permanent. Quand leurs femmes ont été violées devant eux et qu'ils n'ont rien pu faire, les hommes de la communauté se sentent émasculés. C'est une arme redoutable. Si une jeune femme comme Inès, qui est née là-dedans et qui vit toujours là-dedans, peut se lever et dire: «Je suis là et je continue», c'est immense. Aujourd'hui, j'essaie de garder mes antennes en alerte, de repérer ces nouvelles voix et de dire: «OK, venez les filles, venez les gars. Qu'est-ce qu'on peut faire ensemble?»

La transmission est-elle un élément important de votre démarche?

F.L.: Quand on vient d'une culture où le temps n'est pas linéaire – passé, présent, futur –, mais fait de cycles, on sait que l'essentiel est de faire circuler ce qu'on a reçu. J'ai deux fils. Je me demande tout le temps ce que je peux leur transmettre, pour que leur vie soit un peu moins difficile. Juste un peu moins. En lingala, il y a un mot, *lobi*, qui veut dire à la fois «hier» et «demain». Les ancêtres et l'avenir sont liés. Tout ce qui se passe dans le présent nous engage face au passé et au futur. D'où l'importance de réfléchir à ce que je transmets.

Votre pièce est-elle aussi un cri de colère?

F.L.: Depuis des décennies, je suis convaincu que notre ultime espace de liberté, c'est le corps. Il peut être mutilé, torturé, mais il reste quelque chose d'irréductible. Si, au milieu de tout ça, nous disons: «Je suis là et je danse», nous avons traversé la colère. La question n'est plus de résister, c'est de se réinventer. Il faut d'abord casser, puis reconstruire avec les mêmes ruines. Peut-être que si tout redevient poussière, on peut recommencer.

Il n'y a qu'une seule longue tirade à la fin.

Comment est-elle arrivée là?

F.M.: Ces images sont gravées dans ma rétine et pouvoir les dire aujourd'hui est le résultat d'un long cheminement. Il a fallu du temps pour oser dire: «Tais-toi, pauvre dieu». A chaque étape, je me suis demandé si j'étais assez fort pour rejeter ce en quoi j'avais cru depuis toujours. J'ai écrit avec ce doute, mais en me disant: il faut faire ce pas. Et puis, en travaillant avec des femmes comme Huguette et Inès, je me suis dit que la force qui me manque, je peux la puiser dans ce qu'elles dégagent. Elles sont beaucoup plus fortes.

Le lien entre Inès Mangominja et la percussionniste Huguette Tolinga leur permet-il de se transmettre de la puissance?

F.M.: A l'origine, *Profanations* était un projet musical. Si l'on pense à se réinventer, on pense immédiatement aux femmes. Huguette m'a fasciné: elle est percussionniste à Kinshasa, au milieu de tous les hommes. Elle est une de ces femmes qui se lèvent.

F.L.: Je crois qu'il n'y a pas une autre femme dans ce pays de 100 millions d'habitants qui joue du tambour à ce niveau. Quand nous avons décidé de porter le projet à la scène, il fallait qu'une seule personne danse, et que ce soit une femme. Inès s'est imposée. Elle vient de Bukavu, où elle développe son projet personnel avec des femmes, notamment à l'hôpital de Panzi, que dirige le docteur Denis Mukwege. Dans le parcours des femmes qu'il opère, il y a la phase chirurgicale, la phase psychologique et, finalement, la danse – avec les ateliers animés par Inès. La danse pour essayer de retrouver un corps. Pas leur corps, mais juste un corps. Dans *Profanations*, Inès danse seule tout en étant en duo avec Huguette et c'est ce duo qui constitue la colonne vertébrale du projet. ■

«Profanations». Un spectacle de Faustin Linyekula et Franck Moka. Théâtre de Vidy-Lausanne, jusqu'au 1er octobre.